

EVELYNE PEWZNER-APELOIG

# À l'ombre de l'Absent

Chronique d'un oublié



Evelyne Pewzner-Apeloig

# À l'ombre de l'Absent

*Chronique d'un oublié*

© Evelyne Pewzner-Apeloig, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4146-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire

De mes parents,  
Léa Bernager et Georges Apeloig  
Tendresse et Gratitude  
De ma sœur Myriam et de sa fille Valérie

À David et Benjamin,  
*Zakhor, lo Tichka'h*  
(*Souviens-toi, n'oublie pas*)

À Roger Evsey,  
Son écoute, ses encouragements et son indéfectible soutien  
ont largement participé à l'achèvement de ce livre

# PRÉAMBULE

Tout a commencé un jour de l'année 1994.

« *Le rabbin Apeloig, c'était ton grand-père ?* » Saisie, à cette question lancée par un collègue croisé dans un couloir, je réponds : « *Non, c'était mon père, pourquoi ?* » – « *Parce que j'ai vu son nom dans un livre qui vient de paraître.* »

Troublée, je demande de quel livre il s'agit ; je n'ai ni papier ni crayon à ma portée, mais je vais bien entendu mémoriser le titre qui m'est indiqué. Sitôt arrivée dans mon bureau, le titre exact s'est envolé. Sous le coup de l'émotion je n'ai retenu que les mots *Juifs, France, Seconde Guerre mondiale*.

J'ai l'impression d'être dans un état second, et ce jour-là j'aurai du mal à prêter une oreille attentive aux propos des patients.

Les mots-clés restés dans ma mémoire et l'aide du libraire vont me permettre de retrouver le titre de l'ouvrage, *Être juif en France pendant la Seconde Guerre mondiale*, de Renée Poznanski. J'achète le livre et me précipite sur l'index du volume de plus de 800 pages, impatiente de découvrir la page où est cité un extrait d'une lettre dans laquelle mon père relate l'aventure peu banale qu'il a traversée dans le Paris occupé de mai 1941. Cet épisode m'était inconnu ; ma mère elle-même l'ignorait.

Cette tardive découverte agit sur moi comme un coup de tonnerre dans un ciel immobile. Quelques lignes, révélation inespérée, avaient suffi pour déchirer le voile recouvrant un passé que je croyais inaccessible, et à me convaincre que le temps n'avait pas effacé toutes les traces d'une vie que je ne connaissais que sous la forme d'un mythe.

Lorsque se dissipèrent peu à peu le désordre et la confusion qui durant quelques jours avaient paralysé la réflexion et l'action, je commençai les premières investigations, mue par l'espoir de combler les vides et de lever les silences d'une vie que je devais désormais arracher à l'oubli.

# PROLOGUE

## Invisible présence

Mon père est mort le 12 février 1949, il avait quarante ans, j'en avais neuf, ce fut mon premier deuil.

Sa présence invisible m'a accompagnée. Son absence a infléchi certains de mes choix et quelques-uns de mes « non-choix », qui furent peut-être autant de renoncements.

De l'absence est née la quête des souvenirs. Le silence des adultes sur les drames de la guerre a très tôt aiguisé le besoin de connaître ce qui se cachait dans la parole étouffée de mes proches. L'usage du yiddish était le signe que mes parents parlaient de choses que ma sœur et moi ne devions pas connaître, comme si rien ne devait filtrer des douleurs et des drames qu'ils avaient vécus. Mais ces drames, nous les avons vécus avec eux, et leur silence nous privait d'un pan d'une histoire qui nous était commune.

Au fil des ans, les secrets et les non-dits peuvent générer des manques longtemps enfouis et ignorés, jusqu'au jour où le hasard d'une parole ou d'une rencontre met le doigt sur un vide de l'histoire et déclenche une enquête sur le passé amputé dont la méconnaissance a pesé comme une charge entravant le cours d'une vie.

Longtemps repliée sur des lambeaux de souvenirs, je m'étais résignée à l'effacement d'une tranche de vie, à une forme d'*incomplétude*. Les phrases inachevées, les réponses vagues ou incomplètes à mes questions augmentaient mon insatisfaction et m'enfermaient dans une histoire inachevée elle aussi. La guerre, bien sûr on en parlait, on l'évoquait, elle était toujours là, même et surtout lorsque l'on employait l'expression « avant la guerre » ; mais la chronologie des événements n'était pas toujours précise. Et s'agissant de mon père, je devais me résigner à être dépositaire d'une image mythique qui recouvrait et masquait la complexité de l'homme réel. Peut-être n'est-il pas exceptionnel que le portrait idéalisé de ceux qui sont morts trop tôt les transforme en êtres légendaires.

Quelques lignes d'une archive ont suffi à lever un coin du voile, faisant naître l'espoir de pouvoir reconstituer l'histoire d'une vie. Le silence avait-il pesé au point de barrer l'accès à toute tentative d'investigation du passé ? Quoi qu'il en soit, un interdit muet s'était dissipé ; quelques mots avaient agi à la manière d'une révélation fulgurante ouvrant la voie à l'exhumation de ce qui avait été enfoui.

Cette ouverture sur un champ du possible me plongea pendant quelques jours



dans un état étrange où se mêlaient le besoin pressant d'agir et l'impossibilité de le faire tant le désordre intérieur paralysait la réflexion et l'action. Une fois le calme revenu, l'ébranlement salutaire fut suivi de mes premières recherches ; je pus enfin entamer l'exploration d'un passé dont il me faudrait rassembler les morceaux épars. Je devais pour cela accepter les lacunes de l'information et l'imperfection de l'écriture. Pour entreprendre la reconstitution d'un passé lacunaire dont je n'avais que des fragments, je me suis résignée à afficher un tissu plein de trous. La pauvreté des premières découvertes m'avait découragée et j'en vins à penser que mon entreprise était vouée à l'inachevé et ne pouvait que tourner court. Lorsque j'ai accepté l'idée qu'une reconstitution totale de l'histoire risquait de ne pas être possible, j'ai renoncé à l'exigence de complétude qui risquait de faire obstacle à l'urgence de *raconter*. Car la tâche qui m'incombait avait pour but de lutter contre le silence et l'oubli qui menaçaient de recouvrir jusqu'aux noms des disparus. Parler de la tourmente de la guerre et de l'expérience de l'horreur s'imposait comme un devoir, le devoir au sens de *dette*, celle qui me lie à mes parents et aux victimes de l'horreur indicible.

Contre le silence et l'absence, j'ai interrogé la mémoire et les souvenirs de mes proches. Maintes fois les résistances mémorielles involontaires auxquelles je me heurtais bloquaient la poursuite du récit. Pour élargir le champ de la recherche, il me fallait fouiller les archives et me mettre en quête de témoins.

Mue par la sollicitation muette de ma mère, toujours trop pudique pour être explicite, j'ai fini par venir à bout de mes propres résistances et des abandons répétés. Un jour, il y a bien longtemps, ma mère a mis entre mes mains un petit paquet entouré d'un papier jauni servant d'enveloppe au journal écrit par mon père durant le temps de sa captivité, de juin à décembre 1940. « *Je voudrais que tu le lises* » furent ses seules paroles. Ses yeux parlaient autant que ses lèvres et la tendresse que je lisais dans son regard me semblait s'adresser à mon père autant qu'à moi-même.

Peut-être étais-je trop émue pour comprendre que les quelques mots que ma mère avait prononcés étaient en réalité une demande implicite. Au fil du temps, en avançant dans l'écriture du récit, j'ai décrypté la pudique sollicitation qui avait accompagné l'offrande de ces pages si précieuses, qui avaient traversé les innombrables pérégrinations communes à tous les Juifs de France pendant l'Occupation. J'ai vu dans ce geste, qui était à la fois *don* et *délégation*, l'émouvante et silencieuse énonciation de la *mission* qui m'était dévolue : il me revenait de faire en sorte que le nom de mon père sorte du silence de la mort et

que sa mémoire échappe à l'oubli.

Aujourd'hui, je suis saisie par le douloureux regret de n'avoir pas été à temps au rendez-vous. Si ce livre voit le jour ce sera longtemps après la mort de celle qui m'a silencieusement demandé de l'écrire. L'hommage qu'il contient s'adresse à elle autant qu'à mon père, ils sont unis dans ce témoignage.